

## Vertiges de Trompe-la-Mort de Francesconi au Palais Garnier

Publié par [Benoît Fauchet](#)

Commande de l'Opéra de Paris, un conte balzacien ample, high tech et fascinant.



© Crédit : Kurt Van Der Elst / OnP

### Trompe la Mort

Sur une scène lyrique, peut-on rendre justice, en un peu plus de deux heures sans entracte, à *La Comédie humaine* de Balzac — foisonnante galerie de portraits, étude de moeurs, chronique sociale ? Le Milanais **Luca Francesconi** (né en 1956) a tenté cet impossible, en compositeur et librettiste, en amoureux des lettres françaises qui s'était auparavant penché, à La Scala (2011), sur le *Quartett* d'Heiner Müller inspiré des *Liaisons dangereuses* de Laclos.

L'ellipse narrative guette, quand s'installe la sensation de croiser davantage d'archétypes et de silhouettes que de personnages approfondis. Il en est un qui échappe à ces réserves, une figure centrale comme le titre l'indique : Trompe-la-Mort, cet évadé du bague aux divers noms d'emprunt, qui tire les noeuds du drame et manipule les destins. Sans excès méphistophélique, **Laurent Naouri** habite avec maestria le mystère et la plasticité du personnage, de l'abbé Carlos Herrera affublé d'un accent espagnol au Vautrin policier sûr de son français tranchant. Le compositeur lui offre un emploi bien chantant avec passages parlés, fouillant le large spectre d'un baryton au comble de son épanouissement, en particulier dans l'aigu. Son protégé Lucien de Rubempré, tenté par un pacte faustien qui le conduira à la mort, a les traits et le timbre juvéniles, les phrasés caressants de **Cyrille Dubois**. Moins rayonnante ici peut-être, **Julie Fuchs** esquisse un portrait sensible d'Esther, la courtisane blessée, suivant avec soin les lignes d'une écriture sur-mesure, là encore. Les bonheurs sont divers dans l'incarnation et la diction alentours, mais la preuve est là que l'opéra contemporain peut compter sur de nombreux talents francophones, de **Philippe Talbot** (Eugène de Rastignac) à **Béatrice Uria-Monzon** (la Comtesse de Sérisy), de **Chiara Skerath** (Clotilde de Grandlieu) à **Marc Labonnette** (le Baron de Nucingen).

Si le chant transcende les difficultés d'accès à un livret à plusieurs niveaux et ses limites, c'est que Francesconi le sculpte sur un orchestre-écrin qui le laisse respirer tout en menant sa vie propre. Un principe d'énergie vitale anime la fosse, dans une tension permanente entre le mouvement et l'immobilité, dans une facture moderniste sans concessions ni esprit de chapelle, intranquille comme l'est la quête balzacienne d'ascension sociale. L'effectif bien fourni (quatre-vingts musiciens) de l'orchestre maison ne tremble pas devant les exigences de ce grand poème de cordes volontiers flottantes, de vents plus actifs, de percussions ponctuellement martelées, sans crainte de la répétition pulsée et de l'altération sonore. La main de la cheffe **Susanna Mälkki** tient ferme ce savant échafaudage.

La régie du Flamand **Guy Cassiers** joue elle aussi sur la verticalité, de la machinerie en sous-sol du Palais Garnier jusqu'au plafond de Chagall et même au-delà, la caméra prenant de la hauteur sur la ville à la façon d'une image satellite sur Google Earth. Magie de la vidéo qui convoque des visages en gros plan et dessine un décor virtuel mais saisissant en fines colonnes, beauté de la lumière qui esquisse un espace très graphique. Le dispositif peut sembler froid, la direction d'acteurs en retrait des vibrations de l'âme et de la chair, la mobilité des chanteurs artificielle sur leur tapis roulant... La proposition invite le XIXe siècle parisien dans notre temps présent avec une indéniable force poétique. On descend le grand escalier de l'Opéra avec l'envie de revoir rapidement ce spectacle exigeant, imparfait et stimulant.

***Trompe-la-Mort* de Francesconi. Paris, Palais Garnier, le 16 mars. Représentations jusqu'au 5 avril.**